

Adaptation du programme de 1ère Bac Pro

OE : Créer, fabriquer : l'invention et l'imaginaire / Lire et suivre un personnage : itinéraires romanesques.

Proposition de parcours de lecture

Séquence : De Ehu à Hombo, de la fêlure à l'exil

Séance 1 : Introduire l'œuvre et son auteure

Séance 2 : Le bouleversement du quotidien : la fêlure du mode de vie traditionnel

Séance 3 : À qui la faute ?

Séance 4 : Comment faire ? La langue et la Terre

Séance 5 : L'école : un choc identitaire et culturel

Séance 6 : De taure'are'a à « hombo »

Séance 7 : La violence et l'amour... avant de partir devenir quelqu'un

Séquence : De Ehu à Hombo, de la fêlure à l'exil

Séance 1 : Introduire l'œuvre et son auteure

HOMBO, Transcription d'une biographie, Chantal T. SPITZ, Au vent des îles, 2012, Te Ite, 2003.



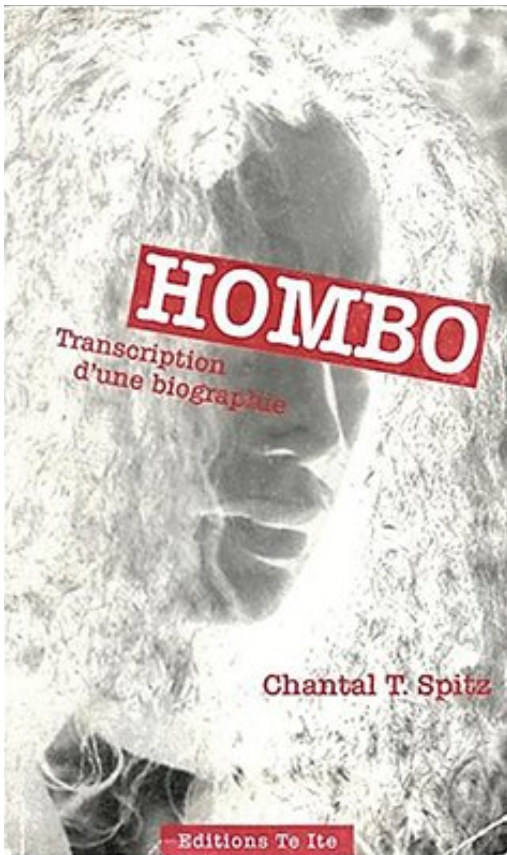
La romancière :

Chantal T. Spitz est une autrice tahitienne.

Elle a tour à tour été institutrice, conseillère pédagogique et conseillère technique au ministère de la Culture et s'évertue depuis de nombreuses années à briser le mythe issu d'un néocolonialisme insidieux, fait de réécriture de l'histoire et de perpétuation d'une image collective qui fige les Tahitiens dans une caricature de « bons sauvages ». Elle s'attache à questionner la narration historique officielle qui fait des autochtones de la Polynésie française des figurants passifs de leur propre destinée.

Engagée sur le front culturel, indépendantiste, elle participe également au mouvement antinucléaire apparu après les premiers essais français de 1966. Elle participe à l'aventure de la revue littéraire *Littérama'ohi* débutée en 2001, dont l'un des objectifs est de faire connaître la variété, la richesse et la spécificité des auteurs autochtones de la Polynésie française dans leur diversité contemporaine.

Source : <https://auventdesiles.pf/auteur/spitz-chantal/>



Texte A : Préface de *Hombo* par Jimmy Ly

« Toutes les micro-sociétés qui ont dû s'ouvrir à l'Autre sont aujourd'hui en proie à une remise cause dramatique de leurs valeurs traditionnelles. L'écrasante fatalité culturelle, politique, économique d'un monde extérieur, véritable rouleau compresseur, désagrège sans états d'âme, les fondements d'un monde d'autrefois, impuissant et incapable de trouver les arguments ni les ressources nécessaires pour y résister. Il faudra bien d'adapter de gré ou de force, sinon mourir. »

Texte B : Yves ou Ehu ? (p.16)

Maurai présente son fils nouveau-né à sa famille, il annonce au grand dam de cette dernière, qu'il a choisi un nom popa'a pour lui :

« Depuis plusieurs années maintenant je vis à la grande île où une tradition nouvelle a vu le jour. Là-bas les couleurs sont différentes et l'existence danse sur une musique inconnue de vous enracinés dans d'interminables généalogies. Là-bas, les enfants s'appellent de prénoms étrangers pour qu'ils aient une vie meilleure, à l'image brillante de ces étrangers dont ils portent les prénoms. Pour qu'ils leur ressemblent. Je veux pour mon fils la chance d'être comme eux. Je veux pour lui la tradition nouvelle. Yves est son nom. Son unique nom. »

1ère de couverture de la 1ère édition du roman en 2003

ORAL : Qu'est-ce qu'un « hombo » pour vous ?

(La lecture des 3 textes précédents donne des indices quant à l'évolution d'Yves vers Hombo : la place des « autochtones » dans la société, la désagrégation du mode de vie traditionnel, le poids du changement dans les mentalités)

Séance 2 : Le bouleversement du quotidien : la fêlure du mode de vie traditionnel

Document annexe : Photographie d'un fare traditionnel à Bora-Bora en 1915.



Source : Dr. Alfred Goldsborough Mayer: *A History of Tahiti III*. In: *The Popular science monthly*, Volume 86, p455. New York, Popular Science Pub. Co., May 1915.

Document annexe : Une famille de Rurutu recevant son fare OPH en décembre 2022



Source : <https://www.presidence.pf/6-familles-de-rurutu-recoivent-leur-fare-oph/>

ORAL : Quelles évolutions constatez-vous entre les deux photographies ?

(Comparaison qui englobe différents aspects de la transformation du mode de vie et qui fait écho à la question du progrès évoquée précédemment)

Texte 1 : La description du *fare* familial traditionnel (pp.19-20)

« L'habitation est assez spacieuse pour accueillir les quatre enfants qui partagent la même pièce. Avec l'aide des hommes du village, Mahine a construit les diverses maisons qui la composent toutes de planches de bois.

Teraimateata avec l'aide des femmes du village a tressé les *nī'au*, palmes de cocotier, qui en font la toiture liés l'un après l'autre aux pannes coupées dans de longues branches de *'aito*, solide bois de fer. Le *fare ta'otora'a*, maison à dormir, abrite les matelas disposés sur des *pē'ue* sur le plancher irrégulier. Elle en a cousu les housses dans du *pāreu* sur son antique machine à pédale. Elle en a rempli chacune du kapok qu'elle a recueilli dans des sacs avant d'essayer de le débarrasser définitivement de ses graines dont de nombreuses ont réussi à échapper à sa vigilance et forment des paquets qu'il faut disperser à coup de grandes claques. Un toit commun unit le *fare tāmā'ara'a*, maison à manger, et le *fare tūtu*, maison à cuisiner, qui le joute. Mahine a aménagé un foyer en pierres de rivière dans lequel Teraimateata dispose le bois mort qu'elle flambe pour la cuisson de certains repas ou le chauffage de l'eau du bain par temps de *mara'amu*. Ses trois marmites sa bouilloire et sa poêle à frire sont noires de la suie que dépose l'épaisse fumée qui couronne les flammes. Tout près du foyer le *ahimā'a* est creusé dans la terre, four dans lequel plusieurs fois par semaine cuisent à l'étouffée les aliments de la pêche et de la récolte. Il a accroché au mur extérieur sous une fenêtre un fût de pétrole découpé en deux dans le sens de la longueur. Elle en a fait l'évier.

À côté, des branches de *pūrau* permettent à la vaisselle propre de sécher en s'égouttant. Une grande table à manger, à coudre à tout faire occupe l'espace central avec bancs et tabourets, ouvrage de Mahine. Le sol du *fare tūtu* est en terre battue. Celui du *fare tāmā'ara'a* recouvert d'une couche de *tū'iri*, galets de corail blanc transportés depuis la plage du motu dans des sacs. Le *fare pape*, maison d'eau pour les douches et le brossage du linge a des murs en tôles ondulées. Le pommeau de douche est une boîte de conserve percée accrochée au bout d'un tuyau. Au fond de la cour le *fare iti*, maison d'aisance, trou profond creusé dans la terre et au-dessus duquel quelques planches font siège, est protégé des regards par des murs de *nī'au*. Régulièrement Mahine remplit le trou de Crésyl pour éloigner les nuées de mouches bleues vrombissantes et Teraimateata brosse le siège pour en empêcher l'encrassement. »

Au fil de la lecture : Relevez dans ce texte les éléments du *fare* traditionnel et, ce que l'on peut observer aujourd'hui. Pensez-vous que le progrès soit toujours nécessaire ?

	Fare traditionnel	Fare « moderne »
Murs	Planches de bois	Parpaings
Toit	Nī'au	Tôles
Panne	Aito	Métal
Fare ta'otora'a	Matelas sur des pē'ue	Lits
Fare tāmā'ara'a et fare tūtu	Foyer en pierre de rivière Bois mort Marmites, bouilloire, poêle à frire Ahimā'a Evier en fut de pétrole Branches de pūrau Sol en terre battue ou en tū'iri (galets de corail blanc)	Cuisinière Gaz Barquettes plastique Four, micro-ondes Evier en inox Egouttoir Carrelage Linoléum
Fare pape	Murs en tôles ondulées Pommeau de douche en boîte de conserve trouée	Murs en parpaings Pommeau de douche en plastique
Fare iti	Trou profond creusé dans la terre Siège en planches Murs en nī'au	WC Cuvette en plastique Murs en parpaings

Texte 2 : La naissance de la fêlure (p. 21) :

« La fêlure dans ce mode de vie s'est faite quelques années avant la naissance de Ehu avec la salarisation de son père à la grande île. La fêlure se creuse avec le modernisme qui s'insinue dans l'île, escortée de l'individualisme né du tintement enchanteur et tentateur de l'argent qui fait sourdre les entrailles et s'incruster dans les cœurs l'envie des signes extérieurs de l'occidentalité. C'est le temps d'une route praticable entre les villages, l'ouverture d'une courte piste pour avions légers, la construction du premier bâtiment à étages premier hôtel pour premiers touristes. »

Débattre : Que veut dire l'adjectif « fêlé » ? De quelle fêlure parle Chantal Spitz ? Quel regard portez-vous sur le changement de mode de vie évoqué par l'auteure ? De quel monde vous sentez-vous le plus proche ? Pourquoi ?

(Etape qui permet aux élèves de comprendre le point de vue de l'auteure mais également de se positionner face à cette fêlure)

Séance 3 : À qui la faute ?

Texte 3 : Mahine, le grand-père de Ehu se questionne sur ce changement douloureux à ses yeux (p. 22) :

« Depuis que Ehu est entré dans sa vie, sans nom, Mahine a une conscience intense de cette fêlure qui dénature l'essence des hommes. Le malaise le poursuit, dérangeant et inquiétant et il cherche à quel moment il a manqué à son devoir, à la mémoire qui porte de génération en génération le monde de leur monde. Voilà que son fils né de lui, grandi de lui a, là-bas il ne sait pas vraiment où, il n'a jamais quitté son île, rompu la continuité. Son corps est lourd du changement qui rampe quand les yeux des hommes se piquent de leurs inconnues quand les paroles parlent des besoins inouïs quand les gestes gesticulent la hâte précipitante.

Même ses petites-filles depuis qu'elles fréquentent l'école se sont mises à la langue étrangère et sa douleur est alerte quand elles s'échappent dans ce parler auquel il n'entend rien, porteuse du danger qui les menace. Son ventre se tord quand il les regarde, enfants d'un espace étranger. »

Au fil de la lecture :

- 1) Quels sentiments animent Mahine depuis que Ehu est entré dans sa vie ?
- 2) De quelle langue « étrangère » parle l'auteure ?
- 3) Comprenez-vous la réaction de Mahine ? Justifiez votre réponse en faisant appel, si possible, à votre propre expérience.

ÉCRITURE : La langue française ou le *re'o māohi* sont-elles des langues étrangères pour vous ? Répondez à cette question dans un court paragraphe.

(Il s'agit de susciter une réflexion autour de la place de la langue dans l'identité, son appropriation, son enrichissement ou sa perte)

Texte 4 : Samoto, un archéologue japonais restaure un site historique dans le village de Mahine (pp. 29-30)

« Cette fois encore il consacre une partie de sa campagne archéologique à la restauration d'un site et l'autre à exhumer des pièces ou morceaux de pièces qui lui permettront une brasse supplémentaire dans le sillage des plus fabuleux navigateurs de l'humanité. Chaque matin l'équipe escalade le flanc de Mou'a Tapu pour redonner visage à Matairea Rahi, *marae* de l'antique ordre aux pierres bousculées d'abandon de désertion. Ils ont tourné le dos à cette vie depuis si longtemps. Depuis qu'un jour arrivé sur un bateau un missionnaire anglais a débarqué pour s'incruster au village. Depuis que leurs ancêtres, ils ne savent plus quand, il y a tant de saisons de vies de morts, l'ont accueilli parmi eux, venu imposer un nouvel ordre porteur d'un dieu unique et de son fils unique cloué sur une croix de bois. D'autres l'avaient suivi tout de noir vêtus le visage aussi funeste que leur existence aussi épaisse que leur livre dans lequel étaient inscrits la naissance de l'homme, les souffrances d'un inconnu peuple élu, le martyr du fils de ce dieu qui n'avait voulu le sauver pour les sauver, les commandements à respecter pour avoir une chance de vivre de nouveau une fois morts et enterrés sur une terre mystérieuse et lointaine appelée Paradis. Ils avaient appris leur langue pour les forcer à devenir meilleurs. Aussi tristes qu'eux-mêmes. Ils avaient remplacé leurs légendes par celles d'Abraham Noé Moïse David et ils les avaient aimés ces hommes mythiques aussi forts et courageux que Hiro Maui Paheroo. Ils avaient remplacé les

cérémonies colorées et bruisantes des *marae* par le culte rigide et insipide du temple qu'ils les avaient forcés à bâtir. Ils avaient remplacé leurs *to'o* par une croix de bois. Ils avaient tout remplacé. Même leur identité. *Nūna'a mā'ohi* ils étaient devenus *nūna'a teretiano*.

Pour la première fois Mahine considère Samoto d'une façon nouvelle. Jusqu'alors ils avaient tous vu en lui un étranger aux étranges curiosités dont les recherches leur semblaient lubies. Samoto lui a expliqué, aux autres aussi :

- Je suis parmi vous pour renaître avec vous Hava'i la naissance, l'origine chantée depuis l'immémorial par vos ancêtres perdue dans le cycle des lunes. Dans votre terre enfouis depuis des générations reposent encore les témoins des traversées des cheminements des passages qui vous ont fait *nūna'a mā'ohi* différent du peuple originel. Il est important dans ce temps de grands bouleversements de savoir le début du chemin pour aider vos enfants à tracer leur voie. Il est essentiel pour vous pour l'humanité de préserver votre culture remarquable distinguée singulière. Je suis parmi vous pour essayer de la restituer à vos fils. Avec vous. Sans vous je ne peux rien. C'est votre culture. »

Document annexe : le professeur Sinoto lors de fouilles archéologiques à Huahine



Source : <https://zh-cn.facebook.com/Moetai2017/photos/enfant-de-huahine-la-première-fois-que-jai-vu-yoshi-sinoto-jai-cru-qu'il-était-du/217235262145881/>

(La comparaison du texte 4 et de la photographie permet de faire comprendre aux élèves que les auteurs utilisent des éléments du réel, qu'ils utilisent et adaptent dans leurs romans)

Document annexe : un *to'o* dédié à Oro Document annexe : Office protestant au temple Siloama



Source : Tahiti Héritage

Au fil de la lecture :

- 1) Selon l'auteure, pourquoi la religion est-elle responsable de cette fêlure de l'identité ?
- 2) Comment a évolué l'opinion de Mahine sur le professeur Samoto ? Qu'a-t-il compris ?
- 3) Comprenez-vous les critiques de l'auteure vis-à-vis de la religion ? Justifiez votre réponse.

ÉCRITURE : Dans un court monologue, incarnez le to'o ou l'un des membres assistant à l'office du dimanche)

(Le to'o peut par exemple se plaindre de l'abandon du culte de son dieu)

Texte 5 : Les paripari (p.31) :

« Leur culture. Ils l'avaient aidé avaient ressuscité toutes leurs immémoires pour le petit Japonais qu'ils aimaient comme il les aimait. Ils avaient ranimé les généalogies qui accueillent l'homme dans l'ordre du monde et lui accordent l'alliance avec les ancêtres, l'appartenance à la famille, le droit à la terre. Les *paripari* qui déclinent l'identité de la terre commune et permettent à chacun de revendiquer son groupe d'origine son appartenance au village et à la communauté. Les légendes qui ordonnent l'espace en situant avec une consciencieuse fidélité le lieu des événements dont elles témoignent. Ces généalogies *paripari* légendes que les danseurs de mémoires garants de la perpétuité apprenaient pour les transmettre portant ainsi le temps à travers le temps. Mais l'homme blanc leur avait appris l'immobilité des paroles figées dans les cahiers par l'écriture, parce que disait-il la chose consignée reste alors que la chose parlée s'envole. Les danseurs de parole avaient tu la parole et l'avaient malhabilement figée d'encre perdant les mémoires quand les feuilles s'étaient envolées que les dents des rats ou de l'humidité avaient goulument dévoré les cahiers, perdant la mémoire quand ils avaient étouffé la créativité des paroles en les mutisant. Ils étaient devenus extérieurs à ces hommes et événements dont ils avaient égaré le génie et miné l'originalité. »

ORAL : Comment comprenez-vous le mot « immémoire ? Pourquoi, selon vous, est-il important de connaître son passé ?**Séance 4 : Comment faire ? La langue et la Terre**

Texte 6 : Mahine se rend chez Toerauroa, l'oncle de sa femme pour qu'il l'aide à trouver une solution pour Ehu (p.38)

« Toerauroa continue pour aider Mahine à continuer.

- Chaque matin le soleil se lève sur un monde qui ressemble au monde de la veille. Pourtant chaque aujourd'hui est différent de chaque hier de chaque demain.

L'homme doit être reconnaissant au temps qui étend sa mansuétude à la mémoire et estompe les couleurs ne laissant luire que les plus claires celles qui aident à vivre. Le temps s'est déroulé sur la spirale des lunes dans le ciel et nous avons laissé se poser puis se nicher et prendre racine le jamais plus. Tu n'y peux rien aujourd'hui comme je n'y pouvais rien hier. Vis ton maintenant autre que le mien autre que le sien. Vis ce qui nous reste et que tu dois lui donner. La langue de nos pères et les gestes de notre monde qui font l'âme de notre peuple. Fais-le fils de notre terre nouveau fils dans un nouveau monde. Quand nous parlerons la langue de l'étranger au lieu de parler notre langue quand nous ferons les gestes de l'étranger au lieu de faire nos gestes alors nous serons étrangers comme l'étranger. Nous ne serons plus. »

Au fil de la lecture :

- 1) Lisez la phrase soulignée. Pourquoi « Nous ne serons plus » ?

Texte 7 : Ehu suit Mahine et Teraimateata sur les terres familiales

« Depuis qu'il est assez robuste Ehu a pris l'habitude de suivre Mahine partout. Près de lui il s'enracine dans sa terre prolifique. À flanc de montagne où elle est sombre, gage de fertilité pour la culture du *tarua* du *'ūmara* du manioc et du *'ufi*. Au bord de la rivière où elle est boueuse indispensable à la pousse du taro, toutes patientes tubercules dont les premières seront déterrées quelques mois après leur mise en terre. Regarder silencieusement son grand-père déterminer un carré et y remuer la terre la fouiller la ramollir longuement lentement légèrement tendrement pour lui permettre d'enfouir dans chaque trou ainsi préparé un *'ata* et le recouvrir d'une mince couche de cette même terre. Recommencer plus loin la même opération pour mettre dans chaque trou

trois ou quatre courtes branches de manioc. Plantations faciles ponctuées de brusques hochements de tête approbateurs ou de brefs reproches quand ses mains inhabiles mettent la pousse en danger.

- Mmm... Tasse la terre un peu mieux. Les pousses ne vont jamais tenir comme ça... Espace les plantes si tu les colles trop elles n'auront pas d'espace pour se développer...

Tu dois bien regarder ce que je fais sinon tu ne sauras pas.

Mais il préfère la culture du *taro*. Il leur faut alors de longues journées commencées dès l'aube et piquetées d'un frugal repas au moment où la chaleur est trop dense.

Arpenter la terre boueuse qui l'aspire la sentir la reconnaître propice à la maturation des tubercules. Recouvrir le *pa'i taro* de *nī'au* secs pour éviter la prolifération des herbes pendant les longs mois avant le déterrage. Résonner de la cadence sourde et régulière du plantoir taillé dans une épaisse branche de *pūrau* que Mahine enfonce puissamment violemment obstinément pour ouvrir la masse boueuse dans laquelle il pose soigneusement les rejets.

Il aime ses mains qui s'enfoncent dans la fraîcheur de la matrice, promesse de lendemains qui déploient la nourriture familiale autour de la table qui communique la force.

Et toujours la danse des corps, alternance de violence et de placidité qui étreint la mémoire de la vie et la vie de la mémoire dans le ballet de la terre nourricière. Et toujours les yeux sombres et patients de l'aïeul garants de l'équilibre la mesure la justesse des gestes. Les mêmes depuis toujours.

Quand il ne peut suivre Mahine, Ehu s'accroche à sa grand-mère. Près de Teraimateata il se vêt des senteurs de son monde originel. Il s'essaie aux gestes délicats du mariage de la vanille quand soudain les lianes se drapent de gracieuses fleurs qu'il faut féconder avant les heures chaudes avant qu'elles ne se fanent. Prendre la fleur dans une main et de l'autre ouvrir le *'ōfata*, opercule, à l'aide d'un morceau de bois effilé décrocher le *re'a*, grain de pollen, le déposer avec précaution dans le *'ōfata* et refermer le tout. Il imite sa grand-mère et ses sœurs. Jambes écartées bien plantées corps raide légèrement en avant, bras assurés mains rigoureuses. Le travail est rapide silencieux. Les milliers de fleurs à féconder ne vivent que trois jours. Récolter neuf mois plus tard les gousses et les étendre des jours entiers au soleil qui leur fait rendre leur eau et exhaler leur capiteux arôme. Il savoure la fragrance des *tiare tahiti* ensoleillés et la douce effluve de l'huile dorée qu'ils distillent, *mono'i* qui servira pour les massages les refroidissements le soin des écorchures la guérison des otites la fortification des chevelures. Il goûte l'onctueuse odeur du *'omoto* dont elle extrait la pulpe ferme et blanche pour la découper en longs morceaux réguliers qu'elle met à macérer avec des têtes de chevrettes dans un *hue* et qui donnera le *miti hue* dans lequel ils tremperont poisson et tubercules lors des repas. »

Au fil de la lecture :

2) Relevez les différentes activités liées à la Terre qu'effectue Ehu auprès de ses grands-parents.

3) A partir des éléments du texte, réalisez un croquis simple d'une de ces activités.

4) Montrez l'importance du « geste » et de sa transmission.

5) Comme Ehu, vous a-t-on transmis des « gestes » ? Lesquels ? Par qui ?

ORAL : Décrivez à vos camarades le croquis et l'activité que vous avez choisis.

(Possibilité de travailler avec l'enseignant en Arts pour affiner les productions)

Document annexe : Tarodièrre (*Pa'i taro*) à Rurutu (Îles Australes)



Source : <https://tahititourisme.pf/iles-et-archipels/iles-australes/rurutu/escapade-a-rurutu/>



Document annexe : *Lagenaria siceraria*. La calabasse (*hue*) aux multiples usages.

Source : https://www.tahiti-infos.com/Carnet-de-voyage-Les-40-plantes-des-grands-va-a_a175472.html

Séance 5 : L'école : un choc identitaire et culturel

Texte 8 : Après la mort de son grand-père, Ehu entre à l'école (p.58):

« L'école, bâtiment blafard, fait partie du village comme l'antique magasin et l'imposant temple. L'école univers fantasmagorique auquel il aspire et qui le captive, clos sur lui-même qu'il subodore à travers les histoires aussi fascinantes que terrifiantes qu'il entend raconter les enfants qui s'y rendent chaque matin. L'univers étrange des cahiers et des stylos des livres et des bâtons de craie de la lecture et du calcul.

L'univers familier des interdits et des gronderies des punitions et des coups. L'univers inquiétant des nouveaux mots qu'il faut apprendre, les mots de la langue étrangère géniteurs d'une réalité autre. Pas la leur. Pas la sienne.

En entrant à l'école il entre dans une organisation aux règles incohérentes qui le désoriente et l'ébranle, insurmontable détresse qui désunit son être et bouleverse son identité. Expérience confuse qui le laisse étourdi et pantois de tant de nouveautés. Pas un simple choc psychologique ceux qu'on dit salutaires parce qu'ils font grandir l'enfant. Mais un gouffre dans lequel il s'enfoncé qui le happe et le lamine. Aucun repère auquel s'accrocher si ce n'est le regard perdu de Tane assis sur le même banc dans lequel il reconnaît son propre naufrage. Ils ne s'en remettent pas. Leur entrée à l'école marque la première étape d'une interminable agonie qu'ils partageront avec les autres enfants du village. »

Au fil de la lecture :

1) Qu'inspire l'école à Ehu ? Relevez le champ lexical qui le montre.

Texte 9 : L'école : une déchirure ? (pp. 59-60)

« La déchirure, brutale, se produit dès le premier jour. Quand ils parlent et que l'incompréhension l'incommunication les cingle. Quand la maîtresse d'une voix coupante :

- Vous ne devez pas parler tahitien à l'école. Vous êtes ici pour apprendre à parler français pour gagner le savoir. Ceux qui savent le français peuvent gagner le savoir. Ceux qui parlent tahitien resteront dans la nuit de l'ignorance et retourneront dans le *pa'i taro* ou le *fa'a'apu merēni*. En plus ils seront sévèrement punis.

Leur langue. À eux. À elle. À tous les maîtres. La langue que tous sans exception parlent au village au temple au magasin dans les réunions. Cette langue naturelle qui les identifie leur donne leur authenticité les enracine dans la communauté les relie les uns aux autres les fait ce qu'ils sont. Cette langue qui depuis toujours marque leur appartenance à cette terre, expression de leur originalité, par laquelle ils murmurent expliquent bavardent commèrent plaisantent calomnient apostrophent disputent insultent rêvent chantent apprennent aiment créent bâtissent ordonnent. Cette langue utérine maternelle collective éternelle dans laquelle ils s'immergent s'ébattent s'ébrouent pour s'exprimer comprendre savoir. (...)

- Tu t'appelles Yves et on t'appellera comme ça à l'école. Ehu c'est pour la maison. Estime-toi heureux de ne pas avoir un nom de sauvage. Yves est un joli nom.

Il ne se reconnaît pas dans ce prénom qui change son identité lui vole son essence sa couleur son origine. Yves ne correspond à rien. À personne. Surtout pas à lui. »

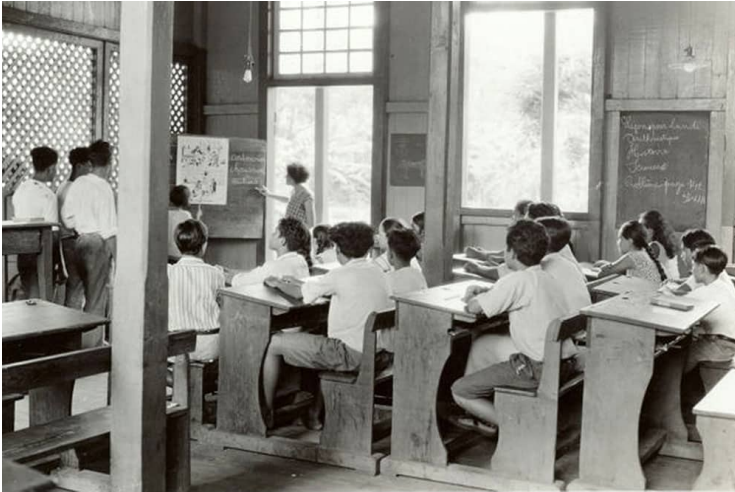
Au fil de la lecture :

- 2) Chantal Spitz prend le parti de ne pas ponctuer certaines de ses phrases. Lisez le passage souligné à haute voix. Quel est, selon vous, le but ou l'effet recherché ?
- 3) Expliquez la déchirure que ressent Ehu après les paroles de la maîtresse.
- 4) Aujourd'hui, une institutrice pourrait-elle s'adresser ainsi à ses élèves ? Pourquoi ?

ÉCRITURE : Que vous inspire l'école ? Écrivez les mots qui vous viennent à l'esprit.

(Possibilité pour l'enseignant de réaliser un nuage de mots ou une carte mentale à partir des réponses des élèves. Identification à Ehu ?)

Document annexe : Le 16 janvier 1901 naissait l'École primaire supérieure de Papeete qui allait devenir, le 15 novembre 1960, le lycée Paul Gauguin.



Source : Archives Tahiti Heritage

Texte 10 : À l'école du Dimanche, où il retrouve ses repères et sa langue maternelle, Ehu se pose des questions sur Jésus (pp.67-68-69):

« Ils aiment ce héros aux pouvoirs surnaturels aux aventures extraordinaires. Mais ils trouvent sa vie un peu compliquée malgré tout. On dit qu'il est le fils de Dieu pourtant ses parents n'ont même pas de maison ni de famille pour l'accueillir. Ils le font naître parmi les poules les coqs les chiens les chats les vaches et puis d'autres animaux qu'ils ne connaissent pas. Avec tous ses pouvoirs il pourrait habiter dans une jolie maison dans la neige avec un toit rouge et une cheminée, se déplacer en train ou en avion comme dans les histoires de Madame. Il vit dans un village où toutes les maisons sont pareilles sans jardin avec de la poussière partout, va à pied ou sur un petit âne flegmatique quand il est trop fatigué. Avec tous ses pouvoirs il est comme eux. Pieds nus ou en sandalettes usées, peut-être en plastique, avec toujours la même grande robe qu'il remet après chaque lavage. Pêcheur. Excellent pêcheur. Le meilleur de tous.

Tout le monde essaie d'attraper du poisson dans le lac mais personne n'y arrive. Il jette son filet et le remonte avec de quoi nourrir tout le village. Avec tous ses pouvoirs il rend service à tous ceux qui le lui demandent. Il multiplie les pains pour donner à manger à tous les pauvres qui n'ont rien. Il guérit les malades les aveugles les paralytiques. Il réveille de la mort le frère de sa copine pour qu'elle arrête d'être triste et de pleurer. Ils aiment Jésus il est tellement gentil. Ils sont peinés quand les méchants le clouent sur la croix pour le faire mourir. Heureusement qu'il n'est pas vraiment comme eux. Il est le fils de Dieu. Dieu est le plus fort du monde. Il délivre son fils et pour le récompenser il le garde près de lui au ciel.

Ehu aime cet homme au visage un peu mélancolique. Mais il ne comprend pas de suite pourquoi il est aussi blanc aussi blond au milieu des autres Marrons comme lui comme eux. Dans un village comme le leur où le soleil brûle tout un village de pêcheurs d'agriculteurs. Un blanc pauvre et pêcheur au soleil. Il ne savait pas qu'un tel homme existe il n'en a jamais rencontré dans les histoires de l'école ni dans la vie. Il pensait que tous les Blancs sont riches. Mais si Jésus avait été marron comme eux il n'aurait jamais eu tous ses pouvoirs. Surtout, il n'aurait pas pu être le fils de Dieu. Dieu est blanc. Son fils aussi. Il comprend. Les choses sont en ordre.»

Au fil de la lecture :

5) Quelles tournures de phrases plongent le lecteur dans la tête du jeune Ehu ?

6) Quel regard Ehu porte-t-il sur Jésus ?

ORAL : Selon vous, la religion fait-elle partie de l'identité des Polynésiens ?

(Il s'agit de réfléchir à l'apport de la religion à la société polynésienne, si présente mais aussi synonyme de bouleversement du mode de vie traditionnel)

Séance 6 : De taure'are'a à « hombo »

Texte 11 : Ehu est adolescent, il fait face aux regards moralisateurs de ses aînés (pp. 82-83):

« Jusques hier les traditions coulaient paisiblement et les changements variaient les habitudes posément, presque étourdiment. Jusques hier l'existence était évidente et le *taure'a* était joyeusement épuisé dans un monde ordonné et familial. Aujourd'hui ils désertent la tradition de l'alcool pour se plonger dans les drogues. Le village a du mal à reconnaître ses fils dans ces jeunes gens au corps mal propre aux gestes saccadés au verbe pâteux qui se liquéfient dans l'alcool s'évaporent dans le cannabis s'hallucinent dans les champignons se naufragent dans les rixes.

Ils en deviennent la honte. Ils en sont la plaie. Ils atteignent la communauté au plus profond de sa fierté, vivants symboles de l'échec d'une antique civilisation. Leur échec. À tous. Les *taure'are'a* abolissent aujourd'hui les repères ancestraux. Ils sont désormais « hombo » nouveau mot pour une nouvelle réalité, jeunes gens à la lisière de la société que la société renie. Ils heurtent le déshonneur des regards dérobés la disgrâce des gestes refusés l'indignité des paroles réticentes.

- *Pua'a ne'one'o mā. E aha te nā te'ote'o to 'outou. Puhipuhi i te 'ava'ava ta' ero. Te mana'o ra paha ia 'outou mea nehenche tera mau peu ta 'outou. Māu' a te ao māu'a te fenua*

no 'outou. Ahani a'e matou i fanau mai i te 'uri mea maita'i a'e. E' ere 'outou te tamari i nā matou. E' ere 'outou te ta'ata. E 'animara.

- Bande de cochons immondes. Saloperie de drogués. Vous vous croyez intéressants. Vous ne méritez pas de vivre. On aurait mieux fait d'enfanter des chiens. Vous n'êtes pas nos enfants. Vous n'êtes pas des êtres humains. Vous êtes des bêtes.

Angoissante négation, brûlante condamnation, lancinante révocation terrifiante marginalisation intolérable excommunication. Quelque chose de nouveau qui n'était arrivé à personne avant eux qui n'arrivera à personne après eux. Être étranger. Exilé parmi les siens. »

Au fil de la lecture :

1) Relevez la définition que donne l'auteure de « hombo ».

2) Quel regard portent les plus âgés sur la jeunesse ?

3) Comment les *taure'are'a* sont-ils devenus des « êtres étrangers », des « exilés parmi les siens » ?

ÉCRITURE : Êtes-vous d'accord avec l'analyse de Chantal Spitz qui affirme que les jeunes sont devenus des « exilés parmi les siens » ? Rédigez un texte organisé d'une quinzaine de lignes où vous exposerez votre opinion et vos arguments.

Texte 12 : Ehu et ses amis décident de construire un *fare taure'are'a* avec l'aide des aînés (pp. 89-90) :

« Il faut alors construire élever cette habitation commune qui sera la leur, unique refuge de leurs angoisses, marque de leur existence. Pour eux. Pour les autres. Le choix de la construction est évident. Traditionnelle. Pas de clous pas de cordes. Aucun matériau importé. Ils décident de prendre le temps des choses bien faites. Besoin de puiser dans les racines dans les anciens pour planter à leur tour quelques racines. Besoin de connaître le passé pour affirmer le présent et peut-être affronter l'avenir. Besoin d'assurer une continuité, dérisoire résistance active, inconscient refus de l'assimilation. Pas de paroles. Comme une carapace pour s'isoler des contraintes d'une vie où le temps manque. Ils se donnent le droit de s'arrêter de faire halte pour se réorienter et continuer la route. À leur rythme. Une route dont la durée importe peu mais se conjugue du bonheur d'avoir œuvré ensemble. Au même pas.

Le père de Tane et le frère de Teraimateata participent de leur apprentissage et leur restituent l'architecture ancestrale la pose des poutres et des pannes la ligature propre à chaque pièce de bois. Ils leur montrent la préparation soignée et le tressage appliqué du *nī'au* qu'ils lient ensuite un par un minutieusement à espaces réguliers aux pannes pour en faire leur toiture. Le moment est solennel quand ils se posent dans le sable au centre de leur réalisation. Ils sont silencieux comme d'habitude mais chacun ressent dans l'autre sa propre volupté, insolente fierté qui dilate leur être en un sentiment surprenant. Inusité.

L'estime d'eux-mêmes. Les regards s'évitent pour ne pas deviner l'intimité de l'autre pour ne pas dévoiler son intimité. Ils contemplent l'harmonie de l'architecture l'équilibre des formes la grâce ouvragée des tresses.

Ils dévorent leur château dévorés de fierté. »

Au fil de la lecture :

4) Pourquoi les *taure'are'a* choisissent-ils de construire leur *fare* de façon traditionnelle ?

5) Pourquoi, selon vous, sont-ils « dévorés de fierté » ?

Document annexe : « La jeunesse », poème de Henri Hiro, *Pehepehe i taù nūnaa*, Haere Pō Tahiti, 2004 :

Eh bien !

Oublierai-tu que moi aussi j'ai été jeune ?
Belle, heureuse et sans soucis.
J'ai bu, dansé, chanté, le désir montait en moi
exacerbé par de chaudes et folles bouffées.
Transie d'amour, tendrement enlacée.
J'ai vécu, et consommé mes plus belles années.

Toi qui regardes ces jeunes et les juges,
toi qui les insultes et les méprises,
croyant que ton expérience t'en donne le droit !
Toi qui les nargues en les montrant du doigt,
toi qui les voudrais soumis et livrés à tes juges,
toi qui souhaites que leur voix se taise
dans cette société de désir et de braise.
Toi, dis-moi,
que faut-il encore qu'on leur interdise ?
Peut-être aussi la joie, le bonheur et l'amour ?
As-tu oublié que toi, au fil de tes jours,
tu as mordu à belles dents dans le fruit
défendu ?
Regrettes-tu amèrement ton paradis perdu ?
Toi, Eve ou Adam, ne renie pas ton passé !
Sache que tu as joui dans tes folles années.
Joui du boire, du manger et de l'étreinte,
as-tu oublié que ta gaieté n'était pas feinte ?
As-tu oublié qu'en de vibrantes ardeurs

tu as livré ton corps et ton cœur ?
Te crois-tu lavé de tout cela par tes prières ?
Pauvre Maōhi ! Tartuffe des temps modernes,
chante tes *himene* !
Ni moi ni personne n'effaçons tes vertes
années!

Alors, dis-moi, pourquoi veux-tu l'interdit
pour cette jeunesse qui vibre, chante et crie
sa joie, son amour, en de multiples rondes
autour de nous, autour du monde ?

Allez... allez... allez..., viens,
dansons tous ensemble.
Que tu sois jeune, que tu sois vieux,
fais comme moi, regarde-moi,
viens avec moi, viens avec eux,
en mon cœur, je garde leur joie
et baigne mon âme dans leurs yeux !
Allez... allez!
Allez, bouge ta carcasse, lave ton vernis,
efface ta grimace !
Laisse parler ton cœur, chanter la vie.
Afin qu'ensemble, jeunes et vieux,
nous bâtissions dans la joie et l'envie
notre grande maison:
la Polynésie.

Au fil de la lecture :

6) Trouvez-vous des similarités avec les écrits de Chantal Spitz ? Donnez au moins un exemple.

ORAL : À la manière d'une chanson, d'un slam ou d'un rap, déclamez ce poème (ou une partie), et si vous le voulez, en y ajoutant une bande sonore que vous aurez choisie.

Séance 7 : La violence et l'amour... avant de partir devenir quelqu'unTexte 13 : La violence comme exutoire (pp.94-95-96)

« Les semaines tanguent et roulent au château* entre alcool cannabis champignons éthylisme délire hallucinations silences disputes bagarres pleurs violences réconciliations. Le vendredi est invariablement réservé aux virées en ville. Elles se terminent régulièrement en rixes. Ils continuent ainsi à régler les comptes des générations précédentes et perpétuent la légendaire rivalité qui oppose depuis toujours ceux du village à ceux de la ville.

L'alcool multiplie leur arrogance affichée pour masquer leur mal-être. Ils s'assoient débraillés sur le trottoir des magasins ou au milieu du hangar du petit quai. Ils étalent leurs bouteilles vides comme de glorieux trophées. Ils éructent leurs insanités comme des signes de mâle supériorité. Ils vomissent leurs provocations comme des appels à l'aide. Quand l'alcool a éteint la raison et enflammé les animosités quand l'ébriété a étouffé les peurs et ravivé les courages, les premières insultes personnelles fusent contre ceux de l'autre groupe. Le code impose les duels. Les coups ne tardent pas.

La violence qu'ils dégagent alors terrifie les bonnes gens.

Les visages tuméfiés les nez cassés les poignets foulés les cuirs chevelus déchirés les arcades éclatées les ecchymoses diverses sont le lot habituel. Les femmes du village sont des soigneuses guérisseuses expertes et efficaces. Les bagarres des nuits de vendredi sont part du quotidien. Ils savent tous se battre donner des coups en recevoir les esquiver. La catastrophe a toujours su être évitée par les adultes anciens taure'are'a bagarreurs reconvertis. Ils n'ont rien oublié de la volupté d'une mémorable rixe où l'on épuise ses peines ses peurs en épuisant ses forces. Ils savent l'accident qui a endeuillé le village l'espace de leur taure'a une nuit où ils avaient été au bout d'eux-mêmes de leur humanité. Ils savent aussi qu'il leur revient de limiter les débordements excessifs de ces jeunes gens qui ne leur ressemblent pas tout à fait dont la violence leur est étrange. Trop violente. Ils se relaient ils veillent. Pour les arrêter et les ramener chez eux. Hombo leur est le plus dangereux. Il n'est pas aussi bagarreur que les autres mais rien ne l'arrête quand la colère lui a embrumé l'esprit et qui frappe sans discontinuer, la force explosée par la rage. Il faut alors toute la puissance d'un homme pour le contenir. »

*le fare taure'are'a

Au fil de la lecture :

- 1) **Comment l'auteure explique-t-elle le déchaînement de la violence chez Hombo et ses amis ?**
- 2) **Ce texte est-il toujours d'actualité ? Justifiez votre réponse**

ECRITURE : À la manière d'un journaliste, rédigez un court article de presse qui tente d'expliquer le déchaînement de la violence, chez les jeunes en particulier.

Texte 14 : L'amour comme remède ? Hombo rencontre Miri lors des fêtes du *Tiurai* où il rame et danse (pp.100-101):

« Hombo se solidifie. Ne pas la laisser fendre la protection dont il s'entoure pour éviter la blessure. Ne pas se laisser distraire de son immobilité pour étouffer sa vulnérabilité. Se durcir pour être sourd à sa beauté, aveugle au chant de sa voix. Se minéraliser pour être imperméable au goût de sa senteur, muet à sa mélodieuse présence. Les contusions de l'âme lui ont enseigné le figement de l'être qui empêche l'élan de l'espérance. Ne surtout pas penser pour museler les images qui emballent le cœur. Il n'évoque du corps que l'indifférence ou la violence. Il ne garde du langage que les ordres ou les cris. Il ne retient du regard que la transparence ou le mépris. Et voilà qu'elle, lui donne réalité de son corps de ses paroles de ses yeux. Elle tente de le captiver de s'approcher de lui pour l'apprivoiser. Miri s'invente des prétextes pour l'effleurer se trouver près de lui avec lui le sentir lui parler.

Sensations délicieuses palpitantes paroles maladroites entravées. Elle l'entoure d'une délicate dentelle de tendresse, chuchotement vacillant de l'éveil amoureux. Il lui reste fermé. De mésestime de lui-même. Il n'entend pas ne veut pas ne peut pas entendre sa tendresse. Hombo se connaît vulnérable. Pour se protéger il se mure dans le silence de l'esprit qui permet de ne pas réfléchir laissant s'écouler le flot de la vie autour de lui. Survivre surnager dans les tempêtes qui balaient corps et âme. Il sent le bouillonnement du désir d'être aimé d'aimer et mutile son enthousiasme.

Les paroles qu'il aimerait dire celles qu'il ne sait trouver celles qui le blessent de ne pas exister, lui restent étrangères pesantes et extérieures inconnues et familières entités qui se refusent.

Comment nommer ce qu'on ne sait pas. »

Au fil de la lecture :

3) Pourquoi le sentiment amoureux fait-il naître en Hombo une souffrance ?

Texte 15 : La désillusion comme fardeau : Miri, face à l'indécision de Hombo, a trouvé quelqu'un d'autre (p.115)

« Les mots de Miri le déchirent le broient. Elle a trouvé quelqu'un. Elle avait gardé en elle indéfinissable insondable le désir qu'il a commencé, la blessure d'un manque chant de faire corps avec la vie la rendant étrangère. A elle-même aux autres à tout ce qui n'était pas cette brûlure de lui. Hombo de là-bas aux couleurs de la mer et du soleil. Elle explique. Depuis longtemps il connaît les brumes de la discorde la nuit du désordre. Il découvre la souffrance qui sombre l'âme. Le corps qui agonise. Le cœur qui suffoque.

- Je suis allée danser et je l'ai rencontré. J'ai attendu que tu parles que tu dises que tu m'aimes. Je voulais faire l'amour avec toi t'appartenir. Il a dit tout ce que tu n'as pas dit. Je te voulais toi tu n'étais pas là. Il a fait tout ce que tu n'as pas fait. Je vis avec lui maintenant.

- Tu as une bonne vie ?

- Il travaille. Il est gentil. »

Au fil de la lecture :

4) Comprenez-vous la décision de Miri et la déchirure que ressent Hombo ? Justifiez votre réponse.

Texte 16 : Partir pour devenir quelqu'un (pp.121-122-123)

« C'est la dernière nuit. Tous les *hombo* sont là pour l'au revoir. Demain commence une nouvelle vie. Il part. Il quitte son univers. Premier de tous à affronter l'ailleurs des hommes blancs. Dix mois. Des lunes et des lunes. Une éternité. Quand quelques mois avant le recruteur de l'armée était venu pour la conscription, Hombo avait demandé pour son service militaire la marine en France. C'était l'unique issue de son île l'unique chance de voyager personne n'étant assez argenté pour un tel luxe. Il avait été exaucé sans qu'il ne s'y attende vraiment au grand étonnement de tous, sa famille particulièrement à qui il n'avait rien dit. Ils n'avaient rien dit.

C'est la dernière nuit. Tout est prêt depuis bien avant le coucher du soleil. Les *hombo* ont tout organisé pour lui permettre un peu de temps parmi les siens. Le temps a concilié les esprits et les ventres ont diffusé la modération. Hombo a pris l'habitude de rejoindre un peu plus souvent la demeure de ses parents. La délicate saison de l'accalmie a furtivement évacué la furieuse saison des bourrasques. Le déséquilibre se rétablit doucement en un timide équilibre.

Il a préparé son sac avec sa mère. Tête à tête. Face à face. Déroutante intimité. Il s'était senti moche. Indigne d'elle. Il l'avait regardée. Lentement délicatement. Longuement impatiemment. Pour la première fois il se reconnaissait. Il se voyait semblables. Ses mains sont les siennes plus fines. Ses yeux sont les siens pailletés de soleil. Ses cheveux sont les siens coulées d'or. Sa peau est la sienne moins cuivrée. Il était né d'elle il ne l'avait pas su jusqu'alors. Ehu avait été son nom il comprenait pourquoi. Il l'aimait au-delà des mots il ne l'avait pas su jusqu'alors. Garçon, elle l'avait *rutu* au bâton au *purumu nī'au* quand elle était trop lasse et qu'il avait été désobéissant. Gorgé d'alcool il l'avait insultée presque frappée quand elle ne l'avait pas cru innocent du vol dont on l'accusait. Blessure. Elle était unique il ne l'avait pas su jusqu'alors. Besogneuse. Laveuse de linge cuiseuse de nourriture balayeuse de maison faiseuse de ra'au tahiti soigneuse de blessures masseuse de contusions. Il l'avait rêvée à l'image des héroïnes de feuilletons télévisés elle n'était qu'une femme-mère à l'image de toutes les femmes-mères du village. Aux descendances abondantes aux budgets anémiques aux soucis rocaillieux aux tâches infinies aux désirs faméliques. Courageuses. Ployées des labeurs de leur famille. Froissées des désertions de leur homme. Saturées des manques de leurs enfants. *'Aito vahine*. Debout quand les hommes sont à genoux.

Pour la première fois il la voit dans son originalité. Artisan de la survie familiale. Comme toutes les femmes du village. Avec l'amour il découvre la fierté. D'être son fils. Qu'elle soit sa mère.

Elle a serré le budget familial elle a même écorné ses patientes économies. Pour leur dignité. À lui. À eux. Elle n'aurait pu laisser son fils sous le regard des *Papa'ā* avec des vêtements fanés dégradés. Elle a acheté du neuf à la ville. Elle lui a même donné de quoi pour un jean et des tennis. Elle place pièce après pièce méticuleusement ses vêtements dans son sac. Un sac neuf.

- Quand tu seras chez eux ils ne pourront pas dire que tu es un malpropre sans famille. Ils sauront que tu viens d'un pays où les hommes sont des hommes. Pas des *hutu* flottés sur l'océan sans racine sans attache, qui s'échouent sur la terre d'autres hommes y prennent racine et la leur volent.

Il sait le coût de la dignité qu'elle revendique pour lui qui demain percutera le monde des autres. Il ne sait pas les mots qui résonneraient l'émotion qui pétrit son ventre. Lui dire son amour sa fierté sa reconnaissance. Tout et encore plus. L'angoisse qui noue les tripes. La peur de l'inconnu

Ailleurs. La flétrissure du départ. Le manque qu'il pressent. D'elle des *hombo* du village du lac de la montagne. Le sac est fermé les paroles dites. Hombo peut rejoindre les autres.

La séparation est déjà là. »

Au fil de la lecture :

5) Quel regard porte Hombo sur sa mère ?

6) Comment comprenez-vous la phrase soulignée ?

BILAN :

ÉCRITURE : Dans un texte d'une trentaine de lignes et en vous appuyant sur l'apport des différentes séances, vous résumerez le parcours de Ehu à Hombo en mettant l'accent sur les transformations et les blessures subies par le personnage.